

AVANT-PROPOS

Apparemment rien de plus simple que d'expliquer la référence du pronom *il* dans une séquence telle que :

Paul enleva son manteau. Il avait trop chaud.

Il suffit de souligner qu'il s'agit d'un classique cas d'anaphore et que notre pronom *il* ne fait que reprendre un référent déjà mentionné dans le contexte (*Paul*). On le sait toutefois depuis un bon moment : les choses ne sont pas aussi simples que cela et, contrairement à ce que peut laisser croire un tel cas classique d'anaphore pronominale coréférentielle, les processus anaphoriques constituent en réalité des mécanismes de construction référentielle discursive beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît. Les études, nombreuses, sur l'anaphore faites ces dernières années, aussi bien en linguistique qu'en psycholinguistique, philosophie du langage, logique et intelligence artificielle, ont, de différentes manières, essayé d'aller plus loin dans la description et l'explication des stratégies et interprétations anaphoriques. Ce faisant, elles ont été amenées à bousculer les idées plus ou moins bien reçues sur le sujet et à poser de nouvelles questions à son propos.

Les réponses, (mal)heureusement, ne sont toutefois pas toutes concordantes. Si l'accord semble trouvé pour mettre au premier plan la dimension cognitive des processus anaphoriques, l'unanimité disparaît dès que l'on se tourne du côté des solutions proposées. Le renouvellement théorique et méthodologique auquel on assiste actuellement dans le domaine de l'anaphore, et, de façon plus générale, dans celui des expressions référentielles, met, en effet, aux prises des conceptions et des approches d'horizons et de tempéraments divers, dont le caractère désordonné et non cumulatif peut donner l'impression d'une ébullition et d'une frénésie peu heuristiques. Les désaccords graves et véniels sont multiples :

- désaccords définitoires généraux et particuliers sur les processus en jeu. Même si une majorité de voix reconnaissent que le processus général de l'anaphore est à traiter comme un phénomène mémoriel et plus seulement comme un phénomène de cotexte, la définition même de ce qu'est ce processus anaphorique ou de ce qu'est une expression anaphorique et, partant, de ce qu'est une expression déictique, n'a pas encore trouvé de formulation qui satisfasse tous les débatteurs.

- désaccords sur la perspective onomasiologique ou sémasiologique à adopter. Faut-il aborder le domaine sous l'angle onomasiologique, c'est-à-dire en privilégiant, indépendamment des expressions particulières concernées, les processus interprétatifs — ce qui suppose, bien entendu des critères définitoires indépendants pertinents — ou n'est-il pas plus adéquat de commencer à décrire minutieusement le fonctionnement de chaque type de marqueur référentiel ? Autrement dit, est-il préférable de distinguer de grandes "catégories" de pontage référentiel, au nom desquelles on rassemble ensuite les expressions qui engagent ce type de calcul référentiel, ou est-il plus rentable de partir directement de la description interprétative des marqueurs ?

- désaccords sur le point de vue sous lequel est saisie l'expression référentielle : la plupart des chercheurs favorisent le point de vue de la réception, c'est-à-dire se placent du côté de l'interlocuteur, et voient ainsi dans les phénomènes étudiés essentiellement un phénomène d'interprétation. La position opposée n'est toutefois pas absente, qui rappelle que le côté de l'encodage s'avère également pertinent et qu'il convient donc de prendre en compte l'aspect "production".

- désaccords sur l'attitude à adopter vis-à-vis des données : à partir de quand et au nom de quoi déclare-t-on tel ou tel emploi d'un marqueur référentiel inapproprié ? Il y a d'un côté ceux qui décident de qualifier de "bonnes" ou de "mauvaises" les données évaluées en se basant sur leur jugement linguistique et sur celui de leurs informateurs. Il y a de l'autre ceux qui trouvent une telle attitude beaucoup trop normative et qui, sur la foi d'exemples authentiques, attestés aussi bien dans des copies d'élèves que dans la presse ou dans la littérature, acceptent des emplois "référentiels" bannis par les premiers. Les seconds fustigent, à plus ou moins juste titre, le recours par les premiers aux exemples-copains fabrication maison pur linguiste, encore appelés exemples *pro domo* ou *exemples-hirondelle*. Les premiers, à plus ou moins juste titre également, reprochent à leurs détracteurs, d'une part, d'être parfois trop laxistes en oubliant que parler ou écrire c'est évidemment s'exposer à faire des fautes, de même que conduire en voiture, c'est s'exposer à avoir un accident, et, d'autre part, de réintroduire la "faute" quand elle ne s'intègre pas dans les vues théoriques défendues. Inutile de souligner que ce point est particulièrement décisif dans une gestion d'ensemble des phénomènes référentiels et qu'un point de rencontre entre ces deux positions apparemment irréductibles ne peut qu'être positif. Reste, bien entendu, à déterminer quel sera le lieu du rendez-vous. Une chose est sûre, une fois de plus : la cognition sera présente, à ce carrefour.

- désaccords sur la place à accorder à la sémantique (ou à la linguistique), c'est-à-dire aux propriétés ou à l'information,

intrinsèquement ou par convention, si l'on préfère, à chaque type d'expression anaphorique. Une tendance actuelle dans les études qui décrivent les processus d'interprétation anaphorique consiste précisément à accroître de plus en plus la partie non sémantique (ou non linguistique ou encore pragmatique) en montrant que les référents sont retrouvés beaucoup plus qu'on ne l'a dit par des calculs inférentiels mettant en jeu le contexte d'énonciation, le savoir partagé et des principes cognitifs d'ordre supérieur (principes gricéens, principe de pertinence, etc.) que par des règles fixes attachées aux expressions qui livreraient quasi mécaniquement ces référents. N'est-ce pas courir le même risque que la position inverse (cf. par exemple, celle de J.-C. Milner), pour qui ce sont des mécanismes linguistiques qui régulent entièrement un phénomène comme l'anaphore pronominale, que de faire faire l'essentiel ou la totalité même du travail de résolution à des modèles non linguistiques ? En matière de processus référentiels, le sens particulier de chaque catégorie d'expression référentielle ne joue-t-il pas un rôle plus important que celui qui lui est généralement dévolu dans les études pragmatiques, psycholinguistiques et computationnelles ? Le débat là encore ne peut rester ouvert si l'on entend faire progresser notre connaissance des mécanismes d'interprétation référentielle.

- désaccords sur la conception, soit seulement descriptive, soit explicative, des différents marqueurs eux-mêmes. Les théories sur des marqueurs comme l'article défini, les démonstratifs, l'adjectif démonstratif plus que les pronoms démonstratifs, le pronom personnel *il*, etc., sont nombreuses. Elles n'ont toutefois pas donné lieu à des résultats sûrs, ni convergents, même si certains points semblent plus ou moins acquis. Cela n'est pas surprenant, dans la mesure où cette divergence n'est que la conséquence plus ou moins directe des divergences accumulées à des niveaux plus généraux. Il est clair toutefois que si l'on veut exprimer à un niveau cognitif des idées un tant soit peu pertinentes il faut avant tout ne pas partir d'une conception erronée de chaque type de marqueur.

Un tel exposé des questions qui restent ouvertes en matière d'anaphore pourrait faire croire que les articles réunis dans ce numéro de *Sémiotiques* vont enfin apporter les réponses attendues. Il n'en est évidemment rien. Leurs auteurs n'ont nullement la prétention de vouloir régler tous les problèmes soulevés. Ils poursuivent néanmoins tous un même but : apporter, dans le secteur que chacun s'est choisi, et dans la diversité voulue par leur angle d'approche, des propositions, descriptions, explications et éléments nouveaux pour faire avancer les points sous discussion.

Les uns ont choisi d'aborder la question anaphorique en amont, par le versant définitoire et compréhensionnel, P. E. Jones avec le couple *anaphore et épistémologie*, F. Cornish avec la paire *anaphore et deixis* saisie dans le *contexte prédicatif et énonciatif*.

Les autres, en aval, se sont penchés sur des problèmes plus particuliers :

- sur des marqueurs anaphoriques précis comme **M. Van Peteghem** qui a étudié les deux emplois anaphoriques principaux de *tel* ;
- sur une configuration anaphorique déterminée comme la référence anaphorique d'antécédents dispersés analysés, dans un cadre linguistique et psycholinguistique, par **C. Schnedecker** et **M. Bianco** ;
- sur tel ou tel aspect d'un processus anaphorique particulier. **W. De Mulder** prolonge ainsi "prolégoméniquement" le débat sur les référents évolutifs animé par **M. Charolles**, **C. Schnedecker** et **G. Kleiber**, alors qu' **A. Theissen** examine la question du choix du substantif basique dans une description anaphorique démonstrative ayant comme antécédent un nom subordonné. **G. Kleiber**, sur le terrain de l'anaphore associative, essaie de résoudre l'énigme que constitue la difficulté d'avoir une anaphore associative dans ? *Dessine-moi un village avec l'église.*

Nous les remercions tous chaleureusement pour leur contribution.

Georges Kleiber